

aurait évité sans doute la démarche inconvenante qui suit et concerne le ministre de France.

« L'Empereur Maximilien ne peut se résoudre à traiter avec votre ministre; M. Dano a un caractère diplomatique officiel; il n'est pas sympathique et s'est montré trop de fois inflexible. Pour réussir, il faut absolument évincer de la négociation votre ministre, vous en emparer, et vous êtes sûr d'un succès éclatant dont le mérite vous profitera. »

Ce langage est absolument surprenant et on a peine à croire qu'il ait été tenu en ces termes. Il est inouï que le général l'ait accueilli sans protester vertement contre des assertions si peu diplomatiques et si blessantes pour le représentant officiel de la France; car, en droit strict, c'est précisément parce que M. Dano avait un caractère diplomatique officiel qu'il convenait de traiter avec lui et non avec le général Castelnau qui n'était en aucune façon accrédité auprès de l'Empereur Maximilien. C'était donc une véritable trahison que la personne de confiance de ce souverain offrait à celle de même nature émanant de Napoléon III. Ce qui, enfin, est le plus ignoble dans ce coupable embauchage à la trahison, c'est qu'on en laisse entrevoir le salaire. Mais l'austère général Douay ne paraît avoir rien vu de tout cela. car sa sévérité habituelle pour autrui ne s'indigne pas, au contraire, il explique la douce placidité du général avec une naïveté charmante.

« Castelnau écoutait tout cela avec beaucoup d'attention pour voir où on voulait en venir, pensant que peut-être toutes ces précautions auraient pour objet un cas réservé de *subsidés*, par lequel il se serait résigné à passer, si cela avait dû donner la solution tant espérée de la place nette pour nous entendre avec l'Amérique ou avec les chefs dissidents, — seule ancre de salut qui nous reste. »

De cette période oratoire, il ressort clairement que Castelnau s'imaginait que Maximilien comptait lui demander de l'argent pour le décider à s'en aller. Apparemment, ce prince était gêné, ses créanciers du Mexique ne lui permettaient pas

de déménager à la cloche de bois, ou bien il n'avait pas le moyen de payer son voyage de retour et il lui fallait le « yatique » généreux de Monte-Carle. Car, en somme, si c'était des subsides qu'on pouvait lui demander, ce n'était pas pour remettre à flot les affaires de l'Empire; ce n'eût pas été le moyen d'obtenir l'abdication et la place nette. Cette hypothèse n'était donc que ridicule de la part du général. Mais je vois surtout dans le compte-rendu du général Douay une insinuation de basse flatterie à l'adresse de Napoléon III qui patronait avec conviction l'entente avec l'Amérique ou avec les chefs dissidents, qu'il qualifie de « dernière ancre de salut » pour plaire au monarque des Tuileries.

« Pour savoir quelle confiance il pourrait accorder à ces protestations, le général demanda alors au Père Finke (?) au bout de combien de temps on pourrait avoir une solution définitive. « Oh! répondit-il, il nous faudra bien un mois. » Cette réponse démasquait le piège. On voulait gagner du temps et brouiller les cartes. Aussitôt que le père Finke (?) fut parti, le général s'en fut trouver Dano et lui conta la machination que ce dernier connaissait déjà et qui lui dit : « Je n'ai pas voulu vous prévenir de cette tentative, parce que je vous savais trop habile pour être dupe de cette comédie et trop honorable pour y donner la main. » Ils résolurent, dès le soir, de demander officiellement une audience pour le samedi. Ils furent reçus en effet ce jour-là. »

La désinvolture avec laquelle le ministre de France a accueilli la révélation des procédés du Père Fischer à son égard est invraisemblable et la manière dont il s'excuse de n'avoir pas avisé le général du piège qu'il savait devoir lui être tendu est encore plus extraordinaire. Enfin les compliments brutalement flatteurs qu'il adresse à son rival en puissance diplomatique sont hors nature. Ils me paraissent tout simplement dus à l'imagination du général Douay qui chante les louanges de son compère, l'aide de camp de l'Empereur, pour flatter Sa Majesté d'abord, qui a si bien choisi son ambassadeur, son *alter ego*, et ensuite pour que celui-ci lui

rende la monnaie. C'est le commencement de l'association d'admiration mutuelle qui va se révéler à chaque page de cette fameuse lettre.

« Ici nous passons de la farce à la haute comédie, qui pourrait bien même tourner au drame, nos ambassadeurs, toujours au nom du triumvirat de l'Intervention, exposèrent la situation, et, en conclusion, insistèrent en remettant une note collective, écrite de la main du maréchal Bazaine, sur l'absolue nécessité de l'abdication. Alors, l'Empereur, avec un charmant sourire sur les lèvres, leur répondit : « Mais, messieurs, la déclaration que vous me faites n'est pas d'accord avec la dernière opinion du maréchal Bazaine. Tenez, dit-il, en tirant un papier de sa poche, voilà une dépêche télégraphique que j'ai reçue hier au soir. Lisez-la et vous verrez que le Maréchal me dit qu'après mûres réflexions, il est convaincu que la seule solution possible est de me maintenir au pouvoir. Il m'engage à persister et à pousser vigoureusement la guerre en armant solidement Marquez, Miramon, Mejia, etc., etc... Enfin, il me propose de me donner des armes et m'assure de son appui jusqu'au dernier moment de l'occupation. »

Enfin voilà un coup de théâtre savamment préparé par un mystérieux metteur en scène; c'est le dernier acte du drame où le traître doit être confondu, conspué et exécuté. Et c'est sur cette conclusion, sur ce dénouement de l'intrigue ourdie dans l'ombre, que le général Douay fulmine de toutes ses batteries. Eh bien, vraiment, il n'y a pas de quoi. Je veux bien reconnaître que cette affaire, vue de loin, est embrouillée mais impressionnante, et a pu sembler concluante pour quelques esprits prévenus, et troublante pour le plus grand nombre de ceux qui y ont réfléchi, mais qui, n'étant pas suffisamment éclairés, n'ont pas osé se prononcer. Ce ne sera pas mon cas; je crois qu'il est aisé de rendre bonne justice à cette trahison et de faire surgir la vérité de cet imbroglio mystérieux.

Mais, d'abord, il convient d'examiner l'importance de la

surprise ménagée par Maximilien, fort à propos du reste, j'en conviens.

Le Maréchal, sur les instances de ses co-représentants de la France, a consenti à signer, avec quelque regret, je crois, la déclaration du 8 décembre; soit! mais que dit donc cette très courte déclaration?

« Les soussignés, après avoir examiné sous toutes ses faces la question mexicaine, sont convenus de déclarer qu'ils ne voient plus qu'une solution possible pour sauvegarder tous les intérêts en cause : l'abdication de l'Empereur Maximilien.

« Les soussignés, malgré tout le regret qu'ils en éprouvent, ont résolu de constater solennellement cette opinion qu'ils feront immédiatement connaître au gouvernement de l'Empereur Napoléon. »

J'ai déjà dit que ce document était insignifiant, banal et absurde, malgré la constatation solennelle que l'on ne comprend pas; cette constatation, pour être solennelle, aurait dû être portée à la connaissance de tout le Mexique, à commencer par son gouvernement; et la communication, si immédiate qu'elle fût, au gouvernement français, ne signifiait rien du tout, attendu que c'était son opinion et que ses représentants au Mexique étaient bien obligés d'avoir la même façon de juger la question mexicaine.

Par contre, ce que je tiens à faire remarquer principalement, c'est qu'il n'est pas stipulé que cette déclaration sera portée à la connaissance de Maximilien. Les deux soussignés Dano et Castelnau ont donc eu tort de le faire, et, si ils ont, volontairement ou non, mis en opposition avec cette déclaration le Maréchal correspondant personnellement avec l'Empereur Maximilien, c'est leur faute, et ils ne sont pas qualifiés pour lui en faire un crime, d'autant qu'il faudrait encore savoir si cette contradiction ne résulte pas d'une coupable interprétation motivée par un truquage malhonnête, si même enfin elle existe réellement et n'est pas le résultat d'une manœuvre plus criminelle encore?

En effet, il convient d'observer que le Père Fischer, dans

sa visite étrange et inexplicable au général Castelnau *tout seul*, avait demandé un délai d'un mois pour pouvoir traiter, et que, pressé par les instances formelles d'audience faites par MM. Dano et Castelnau, il a trouvé moyen de fixer le *samedi*, dernier jour de la semaine, alors qu'on était peut-être au lundi; c'était encore un délai de 4 jours au moins, le temps suffisant pour écrire au maréchal Bazaine, une lettre privée et confidentielle, conçue à peu près dans les termes que voici :

« Mon cher Maréchal,

« Un grand nombre de personnalités importantes, même de mes plus fidèles amis, avaient pensé qu'en raison des circonstances assurément difficiles où se trouve l'Empire et qui le deviendront bien davantage après le départ de vos troupes, il m'incombait le devoir patriotique de me démettre du pouvoir que m'avait confié la nation en des temps meilleurs. Je sais, en outre absolument que le gouvernement de la France considère cette mesure comme la seule solution possible, et que ses représentants au Mexique ont le devoir de soutenir cette opinion.

« Cependant et malgré cette pression de l'opinion, peut-être justifiée du reste, j'ai dû, pour des raisons d'ordres variés, renoncer à la détermination que j'avais prise dans un moment de découragement. Du reste, en raison de l'état actuel de la santé de l'Impératrice et pour d'autres causes, étrangères au Mexique, je ne puis en ce moment rentrer en Europe. Dans ces conditions, je demande à votre dévouement, toujours plein d'égards et de bonté pour moi, de me faire connaître d'urgence votre sentiment personnel sur les questions suivantes :

« M'est-il possible de trouver une solution meilleure que celle de me maintenir au pouvoir ? Dois-je persister et pousser vigoureusement la guerre avec le concours de Marquez, Miramon, Mejia, etc... dont vous connaissez mieux que tout autre la valeur militaire et le dévouement à ma personne ? En-

fin, vous serait-il possible de me donner les armes que n'emportera pas l'armée française et m'assurer l'appui de vos troupes jusqu'au moment de leur départ ? Je vous prie de me répondre bien franchement et d'urgence à ces quelques questions précises qui ont pour moi une grande importance. »

Si on veut bien admettre qu'une lettre ainsi conçue a été adressée au Maréchal, ce qui est fort naturel dans l'état d'incertitude où se trouvait Maximilien, il est impossible à tout esprit impartial de ne pas reconnaître que Bazaine ne pouvait se dispenser de répondre et que sa réponse envoyée sous la forme laconique des communications rapides ne pouvait être autre que le télégramme communiqué à MM. Dano et Castelnau par l'Empereur, qui se dispensa du reste de leur faire connaître les circonstances dans lesquelles ce message avait été envoyé.

Il faut remarquer en outre que si le Maréchal Bazaine a reçu l'appel que je viens d'admettre et de définir, il ignorait complètement que ses deux associés dans la représentation de la France communiqueraient à l'Empereur la déclaration du 8 décembre, alors que cela n'était pas prévu et qu'il n'y avait pas consenti.

J'ajoute que si le Maréchal a télégraphié à Maximilien ainsi que le rapporte le général Douay, les choses n'ont pas pu se passer autrement que je l'ai expliqué; car il est inadmissible que, sans provocation d'aucune sorte et *proprio motu*, le Maréchal ait eu l'idée d'écrire, de télégraphier même, une communication aussi inutile et aussi peu opportune que celle qu'on a présentée aux deux autres représentants français. Pourquoi aurait-il fait cette déclaration si on ne la lui avait pas demandée ? A tout acte il faut trouver un but, un intérêt. Quels auraient pu être l'un et l'autre pour le Maréchal ? On ne peut en trouver aucun, pas même celui de retarder le départ des troupes, puisque les déclarations qu'il formule ne s'appliquent qu'à la condition du départ de ces troupes qui n'a pas été mis en doute par la demande.

Enfin, le Maréchal eût-il un intérêt quelconque à ce que l'Empereur Maximilien se maintint au pouvoir, qu'il n'avait pas besoin de l'y inciter, car il savait fort bien que ce prince ne pouvait plus faire autrement parce qu'il lui était impossible, alors, de retourner en Europe depuis les révélations faites par la correspondance Eloin. Dans ces conditions, le Maréchal ne pouvait pas lui donner d'autre conseil que celui de continuer à régner; il ne pouvait cependant pas lui dire de se jeter à la mer, faute de pouvoir se rembarquer. L'opinion du Maréchal, quelle qu'elle fût, ne pouvait rien changer à la situation personnelle de Maximilien et encore moins celle de MM. Dano et Castelnau; il est regrettable que ces messieurs ne l'aient pas compris.

Donc le maréchal Bazaine n'a pas pris l'initiative de pareilles déclarations; et si on les lui a demandées dans les conditions, seules logiques, que j'ai exposées, on n'a aucun reproche à lui faire.

Mais je vais plus loin dans mon exploration inquisitoriale, car je suis convaincu qu'il n'y a pas eu de lettre écrite à Bazaine par Maximilien, pas de demande et conséquemment pas de réponse, pas de télégramme. Celui qui a été montré par l'Empereur est faux; c'est un document forgé de toutes pièces par le Padre Fischer, qui n'en était pas là à son coup d'essai, car il en a fait bien d'autres dans sa carrière d'aventures plus ou moins répréhensibles.

Ce faisant, ce « digne ecclésiastique », selon le verbe du général Douay, était dans son rôle principal. Il lui fallait à tout prix, pour la réalisation de ses projets ambitieux, maintenir Maximilien au pouvoir et faire jusqu'aux derniers sacrifices pour qu'il triomphât avec l'aide du parti clérical. Ce triomphe devait être pour lui, ainsi que je l'ai déjà dit, la mitre opulente de Durango. Le triumvirat des représentants de la France était pour le moment son plus grand obstacle; il fallait le paralyser, l'annuler et, pour ce faire, il importait de briser, entre ses trois membres, l'union qui fait la force; et, par ce moyen, évincer le Maréchal, qui était le plus dan-

gereux des trois, car il avait toujours une grande autorité morale dans le pays. Fischer savait que le général Castelnau avait en poche l'arme nécessaire pour le débarrasser de cet obstacle capital et il était décidé à tout mettre en œuvre pour faire agir cette épée de Damoclès que l'aide de camp de Napoléon tenait sans cesse suspendue au-dessus de la tête du Maréchal. Il avait déjà inventé le coup des trois fameux petits papiers qui échouèrent de si triste façon dans un cabinet du quartier général; il renouvela sa tentative au moyen du télégramme qui mettait, en apparence saisissante, le Maréchal en flagrant délit de trahison vis-à-vis de ses deux compères. Il espérait ainsi que ceux-ci, dupés et pas contents, se vengeraient en laissant tomber ladite épée de Damoclès; ce qui le débarrasserait de Bazaine. Et il faillit réussir!

Le procédé que dut employer Fischer était, du reste, bien simple et facile à exécuter. Il avait écrit ou fait écrire une lettre du genre de celle dont j'ai indiqué la formule, mais il ne l'a pas envoyée au Maréchal et il a composé la réponse télégraphique qu'il a fait parvenir à Maximilien.

Il est bien entendu que ce malheureux Maximilien ne se doutait de rien et était lui-même la première dupe de sa personne de confiance intime. Aussi sa surprise fut tellement naturelle devant les deux ambassadeurs français qu'elle produisit sur eux un effet magique d'indignation.

Le coup était donc bien monté; mais il échoua quand même, car il ne présentait que des causes insuffisantes pour l'importance de l'effet attendu. Les deux agents d'exécution n'osèrent pas laisser tomber le glaive libérateur. C'est le général Douay lui-même qui le fait connaître et l'explique.

« Je te laisse à penser l'effet que cette déclaration a produit sur Dano et Castelnau. Ils sont restés atterrés d'abord; ensuite, Castelnau reprenant ses sens le premier, déclara purement et simplement à l'Empereur qu'il laissait au Maréchal toute la responsabilité de cette évolution, et qu'il n'avait qu'une chose à dire à Sa Majesté, c'est qu'investi de la mission de faire embarquer les troupes, il la mènerait à bout

sans atermolement; que d'ailleurs les pouvoirs que l'Empereur Napoléon lui avait donnés se trouvaient de nouveau confirmés par la dépêche télégraphique de Compiègne 15 décembre, arrivée le 18 à Mexico, dont il lui a laissé copie. Elle est ainsi conçue :

« Reçu dépêche du 3 décembre de Mexico. Evacuation doit être terminée en mars. Rapatrier la légion étrangère et tous les Français, soldats ou autres, qui désirent rentrer, ainsi que les légions autrichienne et belge, si elles le demandent. Les transports partiront d'ici à la fin de décembre. — NAPOLEON. »

De cette tirade narrative, ce qui ressort de plus piquant, c'est l'effet foudroyant produit par la révélation du télégramme, pourtant bien inoffensif, soi-disant de Bazaine. Deux ambassadeurs tombant presque en syncope, ce n'est pas ordinaire. Heureusement que, pour sauver l'honneur de la vaillance française, l'un des deux était un soldat énergique qui, le premier, reprit ses sens pour riposter; mais hélas, le général Castelnau ne reprit pas le *bon sens*, car sa réponse à l'Empereur est aussi platement niaise qu'insignifiante. Le général Douay pouvait être fier; il avait envoyé un rude pavé de l'ours sur le visage de son compère!

« Maximilien n'en a pas moins persisté à déclarer qu'il conserverait le pouvoir et alors la partie technique de la négociation étant vidée, il a tenu une longue conversation avec ces messieurs, leur a exposé ses idées et son espoir, et les a surtout longuement entretenus de ses griefs envers le Maréchal qu'il accuse hautement de versatilité, de cupidité et de vues personnelles très ambitieuses qui pendant un temps, l'avaient fait aspirer à s'emparer du gouvernement à son profit. Il a ajouté que son projet est d'attendre la solution du congrès qu'il a convoqué, après quoi, en cas d'insuccès, il se retirerait comme un simple particulier et qu'il consacrerait son temps à écrire l'histoire de son règne et qu'il avait tous les matériaux pour causer bien des surprises à beaucoup de personnes qui ne s'y attendent peut-être pas. »

Après l'exposé de faits et gestes plus ou moins vraisemblables, du reste, les caractères et les procédés de la philippique reparaissent et M. le général Douay avec une habileté de mauvais aloi, met dans la bouche de Maximilien, pour leur donner plus d'importance, les assertions malveillantes et calomnieuses qu'il a déjà formulées et qu'il réédite en changeant la signature. J'ai la conviction absolue que ces épanchements de l'Empereur succédant aux discussions de diplomatie officielle ne se sont pas produits et sont personnels au général Douay. Maximilien n'a pas pu incriminer la versatilité du maréchal Bazaine parce qu'elle n'existait pas, qu'il n'en avait jamais eu la preuve et qu'au contraire la ténacité et la persévérance étaient des qualités qu'on lui a toujours accordées. Maximilien ne lui a certes pas infligé des sentiments de cupidité, parce que ce Prince, plus que qui que ce soit, a toujours apprécié son désintéressement dont j'ai d'ailleurs donné plusieurs fois des témoignages.

Quant aux vues personnelles ambitieuses, c'est encore un cliché dont j'ai fait justice en plusieurs circonstances caractéristiques; ces vues n'ont jamais existé chez Bazaine qui était même incapable d'en avoir. Maximilien en a eu personnellement des preuves formelles; et de pareilles imputations n'ont jamais pu entrer dans son esprit. Il n'a donc certainement pas tenu les propos que lui prête le général Douay qui, au contraire, dans toutes ses lettres, les a tenus pour son propre compte.

A un autre point de vue, celui du bon sens, on doit remarquer combien il est illogique et maladroit de faire dire à Maximilien que Bazaine avait aspiré à s'emparer du gouvernement à son profit, et cela aux personnes mêmes qui reprochent à cet homme de conseiller à l'Empereur de ne pas abdiquer, alors que cet acte, tout au moins provisoirement, mettrait forcément la dictature entre ses mains.

Toutes ces attaques sont donc incohérentes, absurdes et ne peuvent nuire qu'à leur auteur qui manque de tact et de logique, pour ne pas dire plus. L'Empereur n'a pas tenu ces

propos, car il était trop protocolaire pour attaquer ainsi devant deux diplomates de circonstance quelque peu intrigants, une aussi haute personnalité. Ce serait enfin méconnaître la conscience, la droiture, la dignité même de ce Prince que de le supposer capable d'une pareille attitude à l'égard du Maréchal qui a édifié son trône, qui l'a soutenu pendant quatre années et à qui on vient reprocher en ce moment de se refuser à le renverser brutalement; de cet homme qui lui fut toujours dévoué, dont il a constamment sollicité les conseils et qu'il honorera encore de son amitié dans les circonstances difficiles qui l'attendent. Non, l'Empereur n'a pas commis cette vilaine action qui serait indigne d'un Souverain et d'un Prince de sa race!

« Le fait est que l'Empereur Maximilien est loin d'être un sot, il s'explique avec beaucoup de facilité, a de vastes connaissances, et sa conversation est séduisante. Il ne dira jamais de sottises mais si, en théorie, tous ses systèmes sont admissibles, on peut être sûr qu'en pratique ils sont destinés à faire fiasco. »

Ce coup d'encensoir grossier et assez peu délicat, du reste, est un comble de maladresse, car il se présente en impromptu sans raison naturelle et il décèle trop naïvement qu'il a pour objet dans la circonstance, de donner plus de valeur aux déclarations qu'on vient de prêter à Maximilien. En tout cas, le « il ne dira donc jamais de sottises » est vraiment charmant; on n'est pas plus flatteur! d'autant que, dans ses appréciations antérieures, le général Douay, avec une irrévérence trop peu dissimulée, prétendait que ce prince était un idiot. Et il a l'aplomb d'accuser le Maréchal de versatilité! Oh! la paille et la poudre!

« J'ai vu, après la conférence, nos deux agents séparément (tout comme un juge d'instruction voit des inculpés). Ils étaient furieux contre le Maréchal. Dano, qui tenait par dessus tout à ne pas voir faire l'évacuation sans avoir un bout de traité pour garantir les intérêts français, aurait voulu voir Castelnau opérer radicalement l'embarquement du ma-

réchal Bazaine, cause de tous les imbroglios et des mystifications de ces derniers temps. Je suis éloigné de désirer cette solution, d'abord parce que je ne suis pas certain que l'on pourrait, maintenant que les choses sont aussi avancées, nouer dans un délai très restreint une négociation utile. La bonne volonté ne suffit pas pour raccommo-der une machine complètement disloquée. Ensuite, je suis peu disposé à recueillir les malédictions et les imprécations que la conduite du Maréchal inspire à nos nationaux. »

On ne peut comprendre comment M. Dano, qui tient tant à ne pas voir faire l'évacuation avant d'avoir un « bout de traité » à condition sans doute que ce soit le bon bout, aurait voulu voir Castelnau embarquer le Maréchal. Comment, en effet, ce départ reculerait-il l'évacuation, puisqu'on lui reproche au contraire de vouloir la reculer et que Castelnau veut la faire le plus tôt possible. Ou ce diplomate manquerait de la plus simple logique, ou M. le général Douay ne sait plus ce qu'il dit; je serais tenté d'adopter cette seconde hypothèse que confirme du reste tout son réquisitoire. En tout cas, il dit lui-même qu'il ne désire pas cette solution. Alors pourquoi cette campagne entreprise pour la réaliser?

La mise en cause de l'opinion Dano dans l'imbroglio qu'il impute au Maréchal n'a donc aucune valeur; les conclusions que le général Douay tire des sentiments de Castelnau, à ce même sujet, en ont-elles davantage? Les voici délayées dans un interminable et venimeux verbiage.

« Quant à Castelnau, il n'est pas moins indigné de la félonie du Maréchal; mais il repousse tant qu'il peut l'échéance du scandale. Il hésite à se rendre responsable de l'éclat que ferait en ce moment son départ et réserve ses pleins pouvoirs pour n'en faire usage qu'à la dernière extrémité. Non seulement j'approuve cette ligne de conduite qui peut empêcher le scandale, mais je la goûte fort, en ce qu'elle m'évite de grandes préoccupations. Je n'ai pas, bien entendu, traité avec lui la question à fond, c'eût été très embarrassant pour lui et pour moi. Mais nous nous sommes bien

entendus à demi-mot. Il sait que je suis dans sa main et, comme nous n'avons en vue que l'intérêt de l'Empereur et du gouvernement, il sait sur quel terrain il marchera avec moi. (Quel cafard !) Je reste donc dans la coulisse, et je suis sa réserve. (Il joue là, vraiment, un bien joli rôle.) Son intention est de peser sur le Maréchal jusqu'à ce que le mouvement d'embarquement soit tellement engagé qu'il ne sera plus possible de revenir sur ses pas par de nouvelles fourberies. C'est là qu'est toute la question. Et j'espère bien que le général Castelnau poursuivra l'exécution de sa tâche jusqu'au bout. »

De ce début il résulte que le général Castelnau, si fortement syncopé par la révélation du télégramme soi-disant de Bazaine et peut-être même en raison de cette émotion, était également très profondément indigné de la « félonie » du Maréchal, que, cependant, il n'osa pas, cette fois encore, lui administrer le grand coup ! C'était la répétition de l'histoire des trois documents du... quartier général. La terrible épée de Damoclès ne devait plus être bientôt qu'un sabre de bois !

Mais ce que je trouve de plus suggestif dans cette confession du général Douay, c'est la réserve qu'il fait à l'égard de ses relations avec le général Castelnau et qui a pour objet d'atténuer la responsabilité de celui-ci dans le rôle de complicité qu'il lui fait jouer en toute cette affaire et qui me donne à penser que c'est lui-même, général Douay, qui le lui prête faussement pour appuyer des déclarations et des accusations dont il est l'auteur. Aussi ne dit-il rien de positif, de précis ; il répand partout l'incertitude et le mystère. « Je n'ai pas traité la question à fond avec lui ; nous nous sommes entendus à demi-mot ; il sent que je suis dans sa main et, comme nous n'avons en vue que l'intérêt de l'Empereur, il sait sur quel terrain il marche avec moi ; je reste dans la coulisse et suis sa réserve. » Que signifient tous ces demi-mots qui ressemblent bien au langage d'un conspirateur ? Tout cela est fort louche et je trouve dans toutes ces abstrac-

tions l'indice que Castelnau n'a pas joué le rôle que lui prête le général Douay. Il me paraît que celui-ci n'a mis en cause l'aide de camp de l'Empereur dans la satisfaction de sa haine implacable contre le Maréchal, qu'à son insu ; car il ne lui a prêté que des intentions et des appréciations que rien ne peut vérifier et qu'en tout cas, Castelnau n'a commis aucun acte qui justifie les assertions dont le général Douay veut paraître l'écho. Je n'insiste pas sur cette observation, car j'aurai sans doute à revenir à cette thèse nouvelle avec de nouveaux arguments.

Après avoir ainsi exposé l'affaire de Puebla, si ce n'est avec bonne foi, du moins avec une modération relative, le général Douay, emporté par sa haine féroce contre son chef, se laisse entraîner dans un interminable acte d'accusation où s'accumulent les plus scandaleuses attaques, les plus abominables révélations, montrant une mentalité inqualifiable. J'ai déjà fait précédemment un léger emprunt à cette diatribe monstrueuse pour stigmatiser l'état d'âme de son auteur ; je la reproduis dans son entier car elle montre de façon concluante le caractère très gravement coupable de la campagne systématique et tendancieuse menée par le général Douay contre le maréchal Bazaine.

« Il sait à présent (le général Castelnau) quelle est la valeur des assertions du maréchal Bazaine, et a connaissance approfondie de sa duplicité. Tout ce que j'ai pu t'écrire et même les choses qu'il m'a paru imprudent de mettre sur le papier lui sont connues. Il est inévitable qu'il n'ait été dans la dure obligation d'en faire la révélation à notre Empereur. Tout cela est à présent tombé dans le domaine public, et tu peux te faire une idée du discrédit dans lequel le Maréchal est tombé. On débite tout haut dans le corps expéditionnaire des faits qui font dresser les cheveux sur la tête. Ce ne sont plus des cancans et des critiques ordinaires, mais bien les plus grosses accusations qui partent des bouches les plus officielles et les plus autorisées. Je n'ai pas besoin de te dire de nouveau combien je m'applaudis de l'arrivée du général

Castelnau. Il fallait, pour faire justice de cette situation inouïe, un personnage aussi autorisé et en même temps bien trempé et animé du désir sincère de rendre service à l'Empereur. »

Il convient, à ce dernier propos, de remarquer avec quelle sollicitude et quel art délicat sont incorporés par l'auteur, à la fin de chaque période oratoire, la note que réclame son association d'admiration mutuelle avec Castelnau et la douce flatterie qu'il convient à un ambitieux résolu d'adresser au Souverain dispensateur des grâces et des grades.

« Si j'avais eu le malheur d'être obligé de révéler tout ce qu'il a découvert, dès le début de son séjour en ce pays, je n'aurais jamais obtenu le crédit suffisant pour cela et j'aurais sans doute succombé dans cette lutte que je redoutais et qui me répugnait tant. »

Cette simple phrase, un peu alambiquée du reste, paraît avoir été conçue avec quelque difficulté et causé un certain embarras à son auteur, car elle veut dire beaucoup sans en avoir l'air. Aussi doit-on lui accorder une minutieuse attention, car elle a un but tant soit peu machiavélique qui est une révélation. Elle me paraît vouloir « détourner les chiens » ; soyons bon limier.

En effet, il ne viendrait pas à l'esprit d'un homme sincère et qui n'a rien à se reprocher de prendre de semblables précautions en vue d'éviter qu'on ne le suspecte. Cette crainte d'être soupçonné ne germe que dans l'esprit d'un coupable et elle est pour moi la présomption la plus sérieuse que c'est le général Douay qui, dans les entretiens qu'il a eus avec le général Castelnau, pendant le séjour qu'il venait de faire à Mexico, l'a initié à toutes les rumeurs que la malveillance ou l'intérêt politique lançaient dans les esprits troublés où elles trouvaient un accueil d'autant plus sympathique que les circonstances étaient plus angoissantes. Il est à remarquer que le général Douay ne précise rien, ne formule pas d'accusations positives, mais se borne à qualifier, de la façon la plus dure et la plus sévère, celles qu'il pense que le général a dû

faire connaître en détails à l'Empereur, après les avoir découvertes *lui-même*. Ce procédé est d'une astuce et d'une duplicité machiavéliques raffinées. Ponce Pilate se lave les mains.

Puis, après avoir ainsi mis sa personne hors de cette vilaine cause de délation calomnieuse, il a l'audace de parler de la « sérénité de son âme » pure et laisse comprendre qu'il attend la récompense de ses modestes services. Ce morceau jésuitique mérite une attention spéciale, car il décèle les vraies aspirations de l'auteur.

« Aussi, ai-je rapidement repris toute la sérénité de mon âme, et j'éprouve une bien vive satisfaction de voir que mes services modestes, mais honorables et sincères (oh !), ne me seront pas comptés comme autant de manifestations hostiles et que le moment n'est pas éloigné où l'Empereur reconnaîtra quels étaient ici ses véritables et fidèles serviteurs. Je ne pense pas que, pour cela, on soit obligé de me mettre au rang des saints du calendrier, ni de me préparer une châsse, je me contenterai d'un accueil cordial. »

*In petto* : « Une plaque de la Légion d'honneur ferait bien mieux mon affaire et plus tard, un bâton de maréchal. »

« Je suis vengé au delà de tout ce que mon cœur contenait de colère contre le Maréchal, à cause de ses dédains et de sa malveillance (encore la paille et la poutre!) par le mépris public dans lequel il est tombé dans les rangs de son armée. Et je trouve affligeant de voir une haute dignité prostituée de cette façon par les accusations les plus honteuses de félonie, de cupidité, etc. » (Mais lesquelles?)

« Il faut enfin remonter au cardinal Dubois pour trouver un type faquin pareil, ayant abusé de sa situation de haute confiance pour vendre son pays et son maître. »

La haine tourne à la rage ! En tout cas, M. le général Douay devrait bien faire connaître l'acquéreur assez riche qui a pu payer tout ça ?

M'efforçant de découvrir la vérité possible sur la dépêche télégraphique envoyée par le Maréchal à l'Empereur